

Julie Lang-Willar Aurèle

9 scarabées

récit poétique

*Cette petite Ruche abritait
De telles Promesses de Miel
Que le Réel devenait Rêve
Et le Rêve, Réel –*

Emily Dickinson
Quatrains et autres poèmes brefs

*À mes fils Gabriel et Emmanuel, avec tout mon Amour
À Claude, la Bienveillante, pour l'espoir nourri. Gratitude
À Elizabeth, Source de Lumière et Amie. Ange incarné
À Marcelle, la Bien-aimante
À ma mère, pour la Vie donnée, puissant amour*

Au gré de l'eau, pierre après pierre, reviennent les mots.
Le désir de soi sur la pointe du sein.

Cette rencontre insaisissable vous en désespérez, vous la regardiez
s'éloigner. Impassible. Muette. Les années filèrent sans résistance.

À l'horizon, le poids de l'égarement, pas de traces esquissées d'un
délié.

L'absorption totale de la matière... Matière du quotidien.
L'idée de non-utilité régnait.

Puis, vint ce matin rosé, illuminant la peau d'un fluide, nouveau-
né, bleuté.

Impressions et halos dorés.

Paix. Royaume de beauté. Haut. Nudité des mots.

Écrire jusqu'à s'enivrer. Se saouler. Écrire et respirer.

S'aérer.

Voici l'histoire du Souffle, celui de la Vie. Souffle imperceptible aux bruyants de la ville. De la naissance à l'absence. De l'absence à la renaissance.

Voici l'histoire de l'adversaire qui rend plus fort.
Paume gauche la vie passée. Paume droite telle qu'elle fut affrontée.
En son centre maintenant, le soleil.

De gauche à droite, la ligne de cœur est notre Amour.
Partir du bas de la ligne, remonter. Remonter. Toucher et rejoindre vos phalanges.
Vous êtes ma musique, profonde, secrète, le flux de votre douceur soigne mon cœur. Ce Cœur enfantin jamais renonçant.
Cœur naïf, sauvageon entêté d'amour, de vrai.
Souvenirs de nuits d'été, senteurs musquées et autres solstices d'éternité.

En cet instant, la rupture est physique. Le ciel déchiré de notre union.

Un claquement de doigt.
La quinquaphonie d'une corde de violon mal jouée, sonorité de casserole, l'index piqué par l'aiguille d'un point de croix mal compté.

Plus de corps. Plus de tête. Plus de petit rien du tout.
L'étouffement est sourd.
Au cœur de ce manque, immensité, un souffle.
Un souffle minuscule et fragile.
Un souffle de rien à cette heure de la nuit, c'est beaucoup.
Vous êtes là et vous n'y êtes pas.

Faut-il vous rejoindre pour nous ré-unir?
Non, ce n'est pas cela, le chemin n'est pas celui-là.
C'est à vous de venir... de nous revenir.
Votre souffle est si peu naturel, mes mains pleurent en silence, mes yeux sont partout où est la vie.

Interminable temps d'une nuit d'été meudonnaise, où l'asphalte et les maisons vides se nourrissent de crissements et d'étouffements urbains.

Interminable temps fini et infini où le temps divin me hisse à vos côtés.
Votre corps cassé, catapulté.
Votre vie au cœur de l'obscur gravite entre les mondes, je lévite à vos côtés,
aspirée.
Ni dans l'espoir ni dans le rare, juste ici, et là-bas.
Ce là-bas où les gyrophares, le métal argenté des casques, l'odeur du brûlé dans cette moiteur est.

Éparpillement des métaux.

Fragments isolés, Détails insignifiants, traces d'huile, empreintes de roues racontent ce haut-le-corps physique que je vis à l'instant présent de votre chute.

Une pensée: vous retrouver.

Les télécommunications sont ma seule aide.
Réfléchir vite, efficacement, de numéros en numéros, garder la tête

froide, se souvenir des couloirs empruntés, des lignes, des quartiers, descendre au fond de soi et refaire votre trajectoire.
Deviner.

Il y aura bien quelqu'un pour me répondre... même à 2h30 du matin.
Trouver quelqu'un.

Il y aura bien... un pompier.

Il y aura bien aussi...

Une femme policière, blasée, affirmant qu'un homme absent à cette heure de la nuit, cela n'est rien d'autre qu'une coucherie.

Il y aura bien encore du silence...

il y aura bien encore du temps qui passera.

Il y aura bien aussi...

Un soi-disant ami qui me suggérera d'aller me coucher, face à ces trois heures passées.

Que répondre à celui-là quand je sens où vous êtes.

Ou plutôt... où vous étiez.

Gisant sur le bitume de quelque quai, je vous y ai vu.

Votre possible départ je l'ai entendu.

Accepter ce dernier souffle.
Celui qui laisse l’empreinte et le parfum de l’absence.
Ne pas s’égarer.
Ne pas s’appesantir. Aucun immobilisme.
Appeler les urgences... tous les services, acter d’hôpital en hôpital.

Enfin...
... une étoile dans la nuit.

Un gentil brigadier.

La vie s’éclaire, porte l’habit de la réalité. Il n’y a pas de dentelles.

Tout est brutal. Animal.

La vie, ici, vibre encore un peu au cœur de vous, en cette heure enlacée du jour et de la nuit. Et pour combien de temps?

Le voici...

Le voici, l’absolu courage qu’il est impératif de garder pour tenir.
Tenir pour sauver.

Sauver cette autre Vie que vous portez.

À mes oreilles..... ce prélude... Debussy.

Le jour se déshabille.

Se recueillir dans l'immensité du ciel bleu, de ses coins cachés, de ses verticales étoilées, à l'écoute, à l'espoir d'un ange.

Cinq heures que tout a basculé.

Vous errez, l'âme cristalline.

Une étouffante pression sur votre cage thoracique, le souffle happé par la faucheuse. Le corps étranglé, étranger.

Vous avez la certitude que le temps est compté.

Compter.

Que peut-on vivre en 21 600 secondes ? De la vie ici à la vie éternelle. Tout.

Une seconde. Un bonheur. Une seconde. Un malheur. Se dessiner et avancer.

Se décider et avancer...

S'avancer, jusqu'à se confronter à la réalité des urgences inhospitalières,

S'avancer, sur le pas d'une porte dépolie, au 2^e sous-sol, ne pas écouter le bourdonnement de peurs, qui pépie à proximité.

S'asseoir, observer le mur et sa lézarde, sa mue est celle du temps laissé par tous dans ce palier, antichambre.

Et toujours ce pépiement... et le temps qui vous use,

il est 6 heures.

Se relever de ce foutu banc avec ses 15 kilos de plus qui vous tiraillent la peau et s'avancer, encore et encore.

S'avancer, jusqu'à cette porte, affronter son hublot carré et sonner.

Ne plus regarder ce mur, ne plus voir les deux policiers sur le banc d'en face, ne plus entendre le pépiement, ne plus sentir le poids des autres las.

Là, à attendre votre effondrement.

C'est une blouse verte qui vous reçoit, la nuit a été longue, la blouse vous reçoit mal.

L'insomnie et la fatigue vous obligent à vous rasseoir, les minutes continuent leurs lentes agonies.

Le mur est toujours là.

Les flics, le pépiement aussi.

Les mots de l'Ange :

« Clos tes paupières. »